

Un dialogue

ÉLISABETH MARSHALL : « Partons, si vous le voulez bien, pour mener cet échange autour de votre engagement d'Église, de notre expérience commune. Âgés l'un et l'autre de 50 ans, nous faisons partie de ces enfants des sixties, cette époque où l'optimisme et l'espérance revenaient dans la société, où un mouvement de libération s'enclenchait. Nous sommes tous deux pratiquants de la foi catholique, que nous avons redécouverte au cours de nos vies d'adultes. J'ajouterai que nous sommes des communicants : vous avez longtemps travaillé dans l'édition et aimez réagir à l'actualité, vous participez, notamment, aux « Grandes Gueules » chaque lundi sur RMC. De mon côté, j'exerce la profession de journaliste comme rédactrice en chef de l'hebdomadaire *La Vie*. Je terminerai en précisant que nous nous connaissons depuis presque dix ans. Il me semblait important, au début de notre conversation, de souligner ces convergences. Mais la comparaison s'arrête là, car, si nous avons pris l'un et l'autre des engagements de fond, ils ne sont pas les mêmes : vous avez choisi d'être prêtre il y a dix ans et moi j'ai choisi de me marier voilà vingt-cinq ans. C'est donc en vertu aussi de cette différence qu'il est intéressant de confronter

nos visions sur l'Église, sur la société, sur le christianisme contemporain.

PÈRE PATRICE GOURRIER : Lorsque l'idée d'un ouvrage sur le prêtre a germé dans mon esprit, en écho au lancement de l'année sacerdotale par le pape Benoît XVI en juin 2009, j'ai tout de suite pensé qu'il fallait que cet ouvrage prenne la forme d'un dialogue, et cela pour deux raisons.

La première, c'est que j'ai trop lu de livres écrits par des prêtres sur des sujets les plus divers, livres certes enrichissants mais dans lesquels on avait cependant l'impression, au bout d'un certain temps, de « tourner en rond ». Formules « entendues » et « attendues » se succédant sans véritable prise de risque, ni innovation. Ainsi, lorsque j'ai souhaité écrire un ouvrage sur l'amour, c'est avec une femme que je l'ai entrepris ; femme qui, du fait de son histoire et de son évolution intérieure¹, avait une certaine expertise sur la sexualité, question centrale dans l'amour entre deux êtres². Cela en a « défrisé » quelques-uns, mais j'étais lassé de lire des ouvrages sur le sujet, certes pleins de bons sentiments, mais assez théoriques au final. Il en est de même aujourd'hui dans une certaine mesure !

Écrire seul sur le prêtre aurait risqué de tourner au « jus pieux », très apprécié de certains, car rassurant. Mais cela n'aurait pas constitué une véritable prise de risque et n'aurait touché qu'une maigre frange des catholiques pratiquants. Or, et c'est central, un prêtre est ordonné, selon la formule consacrée, « pour le service de Dieu et des

1. Les réactions « bien pensantes » de certains m'ont permis de constater que si Jésus avait sauvé la femme adultère, d'autres, deux mille ans plus tard, sont encore prêts à lui lancer la première pierre, ne tenant pas compte du fait que nous sommes tous des êtres en évolution.

2. Patrice Gourrier et Brigitte Lahaie, *Parlez-nous d'amour, deux regards sur le couple, le désir et la sexualité*, Flammarion, 2008.

Hommes¹ », et pas seulement pour 8 % de catholiques pratiquants². Voilà dix ans que j'ai été ordonné, et je résiste toujours pour ne pas me laisser enfermer dans ce qui pourrait parfois, en poussant un peu, être considéré comme un « ghetto » : autocélébrations régulières, réunions où l'on croise toujours les mêmes³, la liste est longue... J'attends donc de vous, Élisabeth, que vous ne me « serviez pas la soupe », mais que vous me poussiez dans mes retranchements. Le fait que vous soyez femme ne peut, à mes yeux, qu'engendrer un dialogue plus vrai et me permettra de ne pas oublier que largement plus de 50 % des catholiques pratiquants sont des femmes...

Enfin, et c'est la seconde raison qui m'a poussé à entreprendre cet ouvrage à deux voix, n'oublions jamais que la foi est une rencontre et donc un dialogue. Jésus face à ses interlocuteurs se laissait interpeller, les interrogeait et ne leur imposait pas brutalement une parole extérieure. Un dialogue, avec des questions ouvertes et des interrogations sans réponse, laisse un vide⁴, et ne cherche pas la complétude.

1. Homme avec un grand H recouvre, dans la suite du texte, les hommes et les femmes.

2. On considère aujourd'hui qu'un pratiquant est quelqu'un qui va à la messe une fois par mois. Les chiffres ne cessent de baisser.

3. L'Église, comme les partis politiques et les syndicats, souffre d'une profonde crise de l'engagement, trop peu de chrétiens s'investissant au jour le jour dans la vie des communautés.

4. Dans un dialogue, le vide est important, comme dans un jeu très populaire appelé le Taquin (*Fifteen Puzzle*), où le vide permet la circulation. Le jeu de Taquin est constitué d'un plateau carré, subdivisé en seize cases, sur lequel on pose quinze pièces carrées numérotées de 1 à 15. Il reste donc une case libre ou « trou ». Le seul mouvement ou « coup » autorisé consiste à faire glisser l'une des pièces adjacentes au trou vers celui-ci, ce qui revient à échanger leurs positions respectives. Ce jeu, imaginé par Sam Loyd dans les années 1870, suscita immédiatement un grand intérêt à travers l'Occident.

C'est de ce vide que peut surgir quelque chose de nouveau.

EM : C'est bien comme cela que je l'entends aussi. Nous évoquions, il y a un instant, l'engagement : nous vivons une époque où l'engagement est fragile, difficile à prendre, difficile à tenir. J'aimerais que nous partions de là. Il y a dix ans donc, à 40 ans, vous deveniez prêtre, après une carrière dans l'édition, et vous avez confié à Jacques Rigaud, dans *J'ai choisi d'être prêtre*¹, à propos du jour de votre ordination : « Je n'ai pas été traversé par de la fierté ni de l'orgueil mais par le sentiment qu'une charge énorme venait de m'être confiée [...] J'ai ressenti aussi une immense joie, que j'ai surtout exprimée le lendemain quand j'ai célébré ma première messe [...] et je n'ai pour l'instant aucun regret. » Alors j'ai tout simplement envie de vous demander : reprendriez-vous aujourd'hui les mêmes paroles ? Prononceriez-vous le même engagement ?

PG : Sans hésiter, je peux vous répondre « oui », même si je pense qu'aujourd'hui je prendrais cet engagement de manière différente, avec sans aucun doute plus de gravité.

Être prêtre est difficile

EM : Plus de gravité ? Que voulez-vous dire ?

PG : Oui, plus de gravité, car après dix ans je peux

1. Patrice Gourrier, Jacques Rigaud, *J'ai choisi d'être prêtre, un autre regard sur le monde*, Flammarion, 2003.

vous dire qu'être prêtre est très difficile, et que certains jours, je suis épuisé.

Au début, avant l'ordination, je me suis senti porté. Porté par l'enthousiasme de suivre le Christ et de l'annoncer à « plein-temps », porté par l'enthousiasme de changer de vie à 40 ans, porté par l'enthousiasme de me sentir accompagné par les chrétiens du diocèse, une ordination constituant une véritable fête, tellement elles sont devenues rares... Bref, tout cela est assez euphorisant.

Mais, le hasard, la Providence ont fait que mon enthousiasme a été « un peu » freiné, puisque mon ordination a correspondu à ma première rencontre avec la douleur et la perspective de la mort. En effet, j'ai été victime deux mois avant mon ordination d'un accident médical. Celui-ci m'a valu de me retrouver le ventre percé de drains, sous morphine, avec la désagréable sensation d'avoir frôlé la mort. Pourtant, dix ans après, malgré des séquelles quotidiennes et des hospitalisations régulières, je dois dire que je ne regrette rien.

EM : Vous ne regrettez pas d'avoir souffert ? Affirmation surprenante !

PG : Non, mais, rassurez-vous, je ne fais pas partie de ceux qui survalorisent la souffrance ! Je n'aime pas la souffrance, ni morale ni physique, car je la vois briser des êtres au quotidien. Ce que je dis, c'est que la souffrance que j'éprouve régulièrement m'a rendu accessible et qu'elle a modifié mon discours. Nous avons tous, en effet, un discours sur la souffrance, mais je suis désormais persuadé que personne ne peut imposer un discours extérieur à celle ou à celui qui souffre.

Dans mon cas, avoir fait l'expérience de ma propre faiblesse me permet aujourd'hui d'*entendre* ceux et celles

qui viennent me voir pour me parler de leurs souffrances physiques ou morales. Je dis volontairement « entendre » car depuis que je suis prêtre et psychologue, je ne dis plus « comprendre », ce mot me donnant la désagréable impression d'enfermer l'autre. Je crois profondément que l'on ne peut jamais comprendre l'autre, mais discerner en lui des lignes de force, des mécanismes qui se répètent. L'autre peut toujours nous surprendre et, inversement, nous pouvons toujours surprendre l'autre.

EM : Doit-on vraiment passer par la souffrance pour *entendre* l'autre ?

Le prêtre : homme de l'espérance

PG : Il ne faut pas, bien entendu, généraliser, mais dans mon itinéraire cela a été capital. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte, mais le curé est confronté au quotidien à la souffrance. Quand mon téléphone sonne dès 7 heures du matin, ce n'est jamais pour m'annoncer une bonne nouvelle. Quand on m'aborde dans la rue, le train ou le métro, c'est en général pour me confier des difficultés.

Dès lors, après avoir écouté, je suis appelé à essayer de souffler, par des mots, un regard, un geste, sur des braises afin de tenter de faire renaître le désir, le goût de vivre. Le prêtre est donc l'homme à qui l'on vient confier principalement ce qui ne va pas, afin de retrouver des raisons de continuer.

Cela m'a fait écrire de manière sans doute maladroite, puisque plusieurs personnes ont réagi, que le prêtre est parfois l'homme du malheur. C'est au cœur du malheur que le prêtre peut témoigner d'une espérance qui le

dépasse, et dont il est le porte-parole. Il est donc l'homme de l'espérance, celui qui invite à « espérer quand même ».

EM : Vous dites : « Certains jours, je suis épuisé. » C'est le lot du prêtre d'aujourd'hui ?

PG : Je ne sais pas, car nous en parlons peu entre nous. Pour ma part, même si, comme nous le verrons plus loin, je résiste mieux aujourd'hui aux événements auxquels je suis confronté, il m'arrive encore après une rencontre ou face au tragique de l'existence de me sentir épuisé.

La formation humaine et spirituelle des prêtres

EM : Aviez-vous été formé à ce travail d'écoute dans votre préparation au séminaire ou durant les dix années de vie professionnelle que vous avez connues précédemment ? Étiez-vous préparé à ce ministère qui paraît tellement essentiel ?

PG : C'est la vie qui m'a préparé à ce travail d'écoute, et sûrement pas la formation que j'ai reçue. Je ne comprends toujours pas que nous n'ayons pas tiré plus de conséquences pour la formation des prêtres, du fait que Dieu se soit fait Homme. Je trouve, et j'ose le dire, que l'enseignement en sciences humaines au séminaire est indigent, confondant trop souvent enseignement philosophique et psychologique. Si nous croyons vraiment que Dieu s'est incarné, la formation des futurs prêtres devrait vraiment être plus incarnée.

EM : C'est-à-dire ?

PG : Il faudrait 50 % de sciences religieuses et 50 % de sciences humaines. Mais de vraies sciences humaines avec une véritable formation psychologique, faite par de

vrais professionnels, et pas le jus pieux psychologico-spirituel que l'on nous présente trop souvent.

EM : « Jus pieux psychologico-spirituel » ! Vous êtes sévère avec les formateurs du séminaire !

PG : Nous y reviendrons, mais la psychologie constitue une véritable discipline, qu'il s'agisse de la psychologie individuelle ou de la psychologie groupale.

De ce fait, tout comme on exige des enseignants en théologie qu'ils soient diplômés en théologie, on devrait exiger des intervenants en sciences humaines dans les séminaires qu'ils soient diplômés dans ce domaine. L'État est en train de faire le ménage grâce à la loi Accoyer votée en 2006 et dont des décrets d'application vont enfin voir le jour. On ne pourra plus s'autoproclamer psychothérapeute ou praticien¹ sans un bac + 5 et une formation solide en psychopathologie, complétée par des stages hospitaliers. Il faudrait faire de même au sein de notre Église, où l'on trouve trop souvent des intervenants sans formation universitaire.

De même, quand j'entends dire que l'on va introduire de la psychologie dans les séminaires dans le but principal de débusquer les pédophiles, je bondis. Même si la question de la pédophilie est à prendre très au sérieux, et les scandales en Irlande ou aux États-Unis sont là pour nous le rappeler, je demeure persuadé que la psychologie peut apporter beaucoup plus au futur prêtre, à

1. J'y reviendrai plus loin, mais j'invite les lecteurs à être très vigilants dans le choix de leur thérapeute et à privilégier les médecins, les psychologues, aux psychothérapeutes ou « praticiens », terme qui ne veut strictement rien dire. La bonne volonté du thérapeute, son écoute, si elles sont indispensables, ne suffisent pas.

celles et ceux qu'il va rencontrer, à la communauté dans laquelle il va être envoyé.

Le séminaire

EM : Vous remettez donc en question la formation telle qu'elle est donnée. Comment et à quoi sont préparés aujourd'hui les séminaristes ?

PG : Le séminaire constitue un temps indispensable de discernement permettant, tant au candidat qu'à l'institution, de mesurer l'aptitude ou non à être prêtre. De plus, le séminaire est là non seulement pour apporter au prêtre une base minimale en théologie et dans d'autres disciplines, mais aussi pour lui apprendre à ancrer la prière dans sa vie. Je dis « base » car c'est tout au long de sa vie que le prêtre est appelé à continuer de se former et à approfondir ses connaissances intellectuelles et spirituelles.

Personnellement, écrire des ouvrages m'oblige à lire beaucoup, et pas uniquement dans le domaine théologique, afin d'explorer de nouvelles pistes de réflexion. Je suis persuadé, pour en avoir parlé avec des académiciens lorsque j'étais éditeur, que c'est à la frontière des disciplines, là où elles se frottent, que naîtront les plus grandes découvertes. Un théologien ne peut pas lire que des ouvrages de théologie, au risque d'atteindre rapidement son seuil d'incompétence. Un prêtre doit être curieux de tout, même de disciplines non religieuses ! Pour l'instant, je trouve que les séminaires sentent trop souvent le renfermé !

EM : Pourtant, durant le séminaire vous suivez des

stages. Vous avez la possibilité d'aller dans les paroisses, des occasions de vous exercer...

PG : Tout à fait, mais soyons clairs, les séminaristes sont tellement rares que lorsqu'ils arrivent dans une paroisse ils sont regardés comme des perles précieuses, et on les bichonne ! C'est extraordinaire, un séminariste ! Ainsi, quand ils sont envoyés en « insertion pastorale », selon le vocabulaire consacré, c'est très souvent une insertion dorée. Ils préparent les liturgies, ils font partie du groupe biblique, ils s'occupent du catéchisme...

Mais tout cela, c'est un monde de Bisounours, ce n'est pas la vraie vie.

La vie, c'est quelqu'un qui, à 8 heures du matin, vient vous voir, pétri par le malheur, à la suite d'un deuil ou d'une maladie.

La vie, c'est quelqu'un qui pleure dans vos bras, parce qu'il n'en peut plus.

La vie, c'est accepter de vous sentir impuissant et de comprendre un beau jour que, malgré vos efforts, vous ne sauverez pas le monde !

C'est ça, la vie ! Et ça, un séminariste ne le voit quasiment jamais.

EM : Finalement, on vous prépare à une sorte d'idéal qui ne correspond pas du tout à la réalité que vous allez retrouver dans la vie en paroisse.

PG : Tout à fait. Or, si l'idéal est nécessaire, il ne doit pas nous faire oublier le réel. Les grandes idées sont bien sûr indispensables, mais le prêtre est appelé au quotidien à mettre les mains dans la boue afin d'aider des hommes et des femmes à en émerger. Tout cela s'apprend, mais visiblement pas au séminaire, où l'on peut faire de très